1

Poudre de guerre

Il y eut des coups de fil furtifs, des rancards devant le bahut. Iosef demanda à voir la fusée. Mais Berthoud et Simonnet exigeaient la poudre. Ils se fâchèrent, ils s'ignorèrent. Personne ne voulait céder. Les deux grands se méfiaient de ce garçon venu de nulle part. Iosef savait qu'on le rejetterait dès qu'il aurait donné la poudre.

Juste avant les vacances de printemps, Simonnet attendit Iosef à la sortie de son école.

– Rendez-vous mardi à 11 heures, dit-il d'un ton sans réplique. Décollage à 11 h 30. Si t'apportes pas la poudre, je te plante la fusée dans le cul.

Iosef se contenta d'acquiescer. La poudre, il l'avait volée à son père. Il l'avait trouvée dans la « casemate ».

C'était ainsi que le personnel de la clinique Bel-Air appelait un insolite cube de béton dont seul le docteur Delmotte avait la clé. Cette clé était dans le tiroir central de son bureau. La prendre et courir jusqu'à la casemate, ce n'était pas compliqué. Il suffisait de bien choisir son heure, entre chien et loup, pour ne pas être dérangé. Non, ce n'était pas compliqué mais ça faisait peur.

Dans la casemate, le père de Iosef avait enfermé ses secrets. Il y avait là, dans des cantines en fer, des blouses blanches tachées de sang, un drapeau en lambeaux et, collées dans des carnets, des dizaines de photos. On y voyait des hommes en armes, des barbus portant le turban, des immeubles détruits, des rues éventrées, des corps bardés de bandages et de pansements, des corps privés de bras ou de jambes. Des corps sans vie.

Puis il y avait l'armoire de métal avec les deux fusils, des boîtes de cartouches et de la poudre dans des outres sentant la chèvre.

À chaque visite, Iosef ouvrait une ou deux cartouches qu'il refermait avec précaution après avoir recueilli quelques pincées de poudre. Quand le jour décisif approcha, il comprit que cela ne suffirait pas. Il fit alors ce qu'il n'avait jamais osé faire. Il vida

toute une gourde dans un sachet de plastique et remplaça la poudre par un mélange grisâtre de cendres et de sable.

À présent, la fusée pouvait décoller.

*
* *

Éblouis par le bleu intense du ciel, assourdis par le rugissement des eaux, Berthoud et Simonnet se sentaient l'âme aventureuse. L'engin qui devait trouer les cieux se dressait au milieu d'une cage de branchages, le nez pointé vers le soleil brûlant.

Satisfait de la rampe de lancement, Berthoud en retira la fusée. Vue de près, elle avait moins belle allure.

– On dirait un vieux tuyau, dit-il.

Seule l'ogive de bois paraissait encore en bon état.

– Il ne… commença Simonnet.

Entendant un bruit de pas sur les cailloux de la berge, il ravala la phrase impatiente qu'il s'apprêtait à prononcer. Iosef était venu et il était à l'heure.

– T'as la poudre ? cria Simonnet avant d'avoir vu le gamin.

La tête de Iosef apparut au ras du promontoire.

– De la poudre de guerre, répondit-il en se hissant sur la plate-forme. D'Afghanistan.

L'annonce produisit son petit effet.

– Montre.

Iosef remit à Simonnet la poche fripée qu'emplissait une poudre sombre et odorante, semée de grumeaux.

– Elle est moche, commenta Simonnet au terme de son examen. Gare à toi si c'est du Banania.

– Si tu voyais les photos…

– Quelles photos ?

– Rien. Des morts. C'est une poudre qui t'arrache le bras comme ça… chlak !

Le grand Berthoud, qui s'était approché, eut un mouvement de recul.

– C'est pas moi qui allume, dit-il.

– Moi je bourre. Iosef allume, décida Simonnet.

Il s'agenouilla près du fuselage couché de la fusée.

– Tourne-toi, c'est secret, dit-il à Iosef.

Docile, Iosef s'éloigna vers le bord du promontoire, observant les eaux bouillonnantes. Il leva les yeux et crut distinguer sur le fond blanc d'une cime neigeuse la forme lointaine d'un oiseau de proie. Derrière lui, Berthoud bricolait le moteur de sa fusée.

L'opération s'éternisait.

– Tu mets tout ? demanda Iosef sans se retourner. Toute la poudre ?

– T'inquiète.

Quand on lui permit enfin de regarder, Iosef découvrit la fusée bien calée, prête pour le lancement, son ogive de bois visant les astres.

Berthoud trempait une longue mèche de coton dans une bouteille d'alcool à brûler.

– T'as intérêt à t'éloigner, et vite, dit-il à Iosef en plaçant la mèche.

– Vous croyez que ça va marcher ?

Sans répondre, Simonnet lui tendit un vieux Zippo taché d'encre rouge. Iosef saisit le briquet. Berthoud avait déjà pris la position du soldat attendant l'assaut dans les tranchées, à plat ventre, les jambes pendant hors de la plate-forme rocheuse, les deux mains sur la tête.

– Tu allumes et tu plonges comme un malade, conseilla Simonnet.

Iosef ne tremblait pas. Il avait déjà vécu sous un déluge de fer et de feu.

Il s'accroupit, battit le briquet, alluma la mèche et courut s'allonger près de ses camarades.

À peine visible, la flamme s'allongea dans le vent. Elle se dressa soudain et toucha la poudre.